

Une invitation au voyage dans la petite histoire

Dernière création de Volland, « Baudelaire au Paradis » est inspiré du séjour du poète à la Réunion, « paradis » paradoxal pour ce dandy. C'est l'histoire d'un double affranchissement. Celui du jeune Baudelaire vis-à-vis de la loi et celui de Jeanne, sa muse marronne.

EN juin 1841, le paquebot *Les Mers du Sud* aborde une des îles sœurs avec à son bord le jeune Charles Baudelaire en rupture familiale et en attente de son conséquent héritage paternel. En transit pour Calcutta, il séjournera quinze jours à Maurice et trois mois à la Réunion avant de regagner Paris. Un court voyage dont on ne connaît presque rien, mais qui marquera profondément celui qui est encore un dandy - prononcer d'aujourd'hui - avant d'être le poète que l'on sait.

C'est à partir de ces faits qu'Emmanuel Genvrin a bâti son *Baudelaire au Paradis*, dernière création de Volland coproduite par le théâtre de la Presqu'île à Grandville. A partir de là, autant dire que l'auteur avait carte blanche. Carte blanche pour inventer le contenu du séjour du poète, carte blanche pour forger sa personnalité bouillonnante, éthérée, profondément enracinée dans sa décadence et volontiers voyageuse, quasi maniaco-dépressive, sur fond de société esclavagiste sur le déclin.

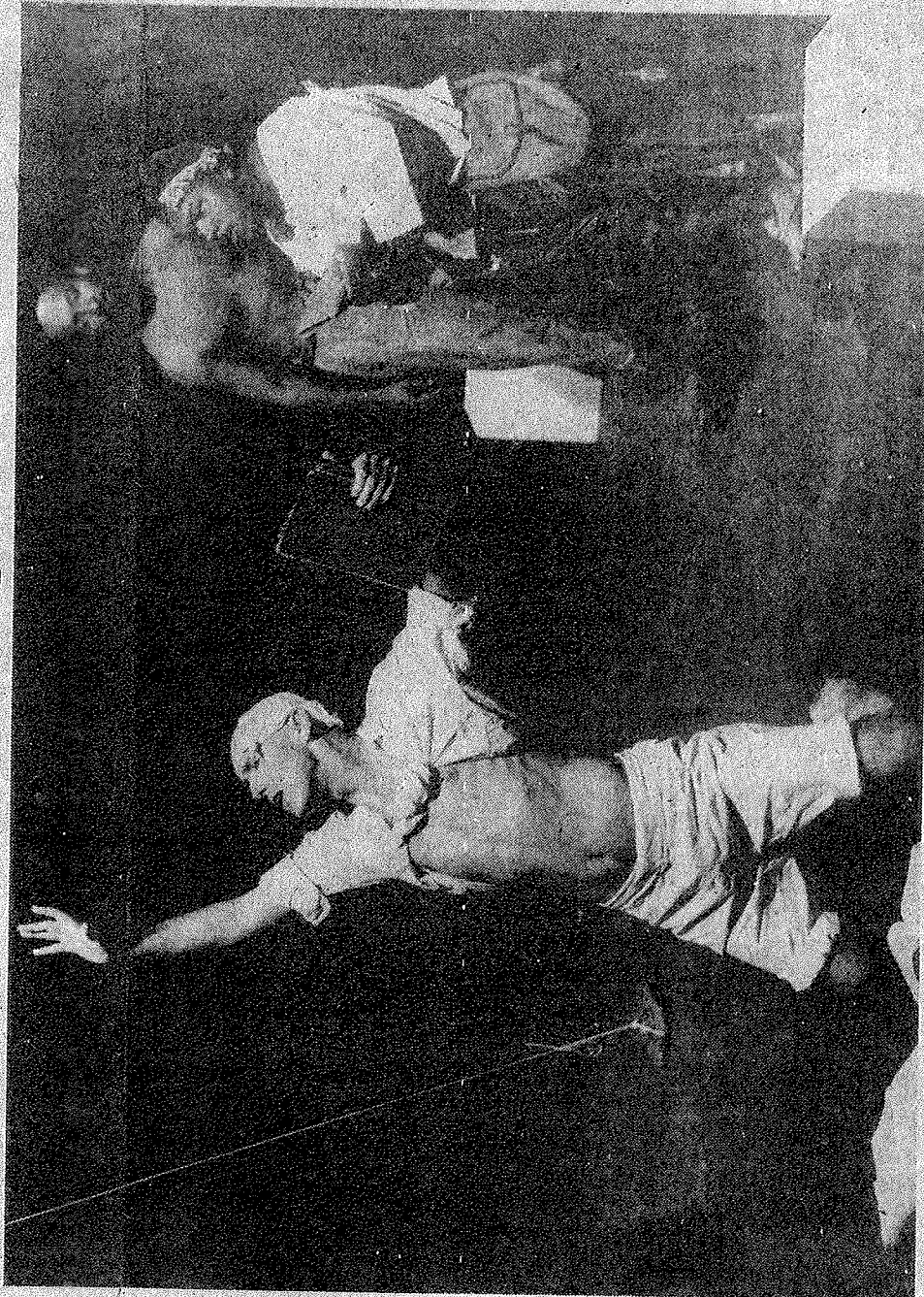
Au milieu, on trouve Jeanne, muse marronne, la créée à la peau d'ébène avec qui Baudelaire partagera ultérieurement vingt ans de sa vie de poète. On la dit mauricienne, haitienne, réunionnaise, Genvrin la fait mas-carine, fille d'un prince marron, point de convergence de toutes les forces susceptibles d'inspirer le poète dans une île qui ignore le vin, les livres, le théâtre - donc profondément ennuyeuse - et dont la nature, principal intérêt, n'a même pas droit de regard pour un post-romantique en formation. Elle est Eros, dans sa robe de mousseline, Bacchus, car littéralement stupéfiante et Thanatos car symbole des forces

occultes, à la fois sorcière, prostituée, marronne.

Baudelaire au Paradis, le titre de la pièce, est presque un *joke* à ce niveau. Car la Réunion de l'époque est loin d'être l'oasis ensoleillée qu'elle peut représenter pour les touristes d'aujourd'hui. Elle est un désert culturel pour Baudelaire, loin de l'intelligentia parisienne, que vient rafraîchir d'autres paradis, artificiels, ceux-là. Qu'il s'agisse de z'amal « *qualité du diable qui fait monter les rêves* », d'arak ou de cette « *peau catrine en z'épices le miel* », de cette démarche animale bien incarnée par Delixia Perrine, qu'il attribue à Jeanne.

Affranchissement et enracinement

Le trajet de Baudelaire, dans ce « paradis », est l'histoire d'un affranchissement. C'est le dossier de presse qui le dit. Et c'est vrai. Affranchissement de Baudelaire vis-à-vis de la loi lorsqu'il tutoie les volontiers Jobar, le shérif du coin. Affranchissement social quand il décide de partir en mariage avec Jeanne après qu'on l'a découverte dans la chambre de Baudelaire - re-touche - chez son très respectable hôte, le planteur Autard de Bragard. Mais il est aussi l'histoire d'un enrachement. Charles, au début de la pièce apparaît dans la voiture de son navire, vêtu de blanc, immaculé, aérien, pur et aussi maladroit qu'un albatros - il tombe à l'eau les œuvres complètes de Balzac sous le bras - et il repart vêtu d'une jaquette noire, englué de son expérience, et le pas toujours aussi peu sûr. « *Puisqu'on impose une station chez vous, faisons en sorte qu'elle soit high life* », lance-t-il au début de la pièce. Les ancêtres l'ont écouté,



Thierry Mettetal et Arnaud Dorneuil, très justes dans une pièce qui est une invitation au voyage. (Photo Emmanuel GRONDIN)

et quand il reprend le chemin de la passerelle du bateau, il repart, « alourdi » de ce trop-plein d'air, de ce plein de sensations, avec ces parcelles d'âmes que contient une île léguée par sa muse créée après un mariage de sang lourd de symboles. Il faut savoir en effet que Baudelaire a écrit la plupart de ses poèmes marseillais parfois jusqu'à dix ans après avoir embarqué sur *Les Mers du Sud*, à froid, comme regagné par ce souvenir, ces souvenirs que des années de dandysme n'auront pas suffi à effacer.

Sur le plan de la forme, *Bau-*

laire au *Paradis* est volontiers « vollandien ». La fanfare est là pour le rappeler. Arnaud Dorneuil, dans le rôle de ce Brutus, frais et espiegle affranchi, le souligne à chacune de ses excellentes interventions, cristallisations toujours justes de ces bons mots créoles (« *Kaf'iana sept peaux* »). Mais il est aussi plus ce niveau, l'apport de Thierry Mettetal du théâtre de la Presqu'île, très très convaincant dans le rôle de ce Baudelaire « baroque », exploitant avec bonheur le maniérisme d'un personnage qu'on imagine effective-

ment volontiers désarticulé, est décisif tout comme celui de Michel Vivier, très à l'aise dans son rôle de bourgeois planteur sur le fil, auquel Rachel Pothin donne une réplique maniérée parfaite. Dommage simplement que les scènes les plus intimes, qui se feraient volontiers passer pour des longueurs, soient perturbées, rive droite par le vomissement du Lancastel, et rive gauche par les basses du Palaxa.

Côté scénographie, Volland a misé sur la légèreté. On est loin des trop lourds décors d'*Emmeute* et on s'approche d'une efficacité

voyageuse. Y compris dans le temps. Ce « Baudelaire » pourrait être transposé dans des temps beaucoup plus modernes, comme nous y invite l'acte du mariage, dans les *seventies* par exemple. Et à ce niveau, le *Sergent Pepper's* qui illustre la scène du mariage fonctionne parfaitement. Une invitation au voyage.

Vincent PION

« Baudelaire au Paradis » les 4, 14, 17, 18 et 30 avril ainsi que les 2, 7 et 9 mai à l'espace Jeumon à 20h30 (réservations au 21.25.26) ainsi que les 10 et 11 avril toujours à 20h30, au théâtre Luc-Dornat au Tanpon (réservations au 27.24.36).